

PROBLEMES DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE EN AFRIQUE NOIRE.

I. INTRODUCTION.

Avant d'aborder les problèmes pédagogiques qui se posent dans l'enseignement de l'histoire au cycle secondaire en Afrique, objet de notre propos, il convient, à mon sens, de tenter tout d'abord de définir les buts propres à l'enseignement de cette discipline.

Sans réflexion profonde sur la matière, il serait vain de vouloir établir une manière.

La pédagogie qui doit donner aux maîtres les techniques propres à toucher, éveiller, intéresser, informer et former la jeunesse ne peut se passer d'une connaissance sans cesse renouvelée de la matière et du rôle qu'elle doit jouer dans la formation de l'humanité de demain.

II. BUTS DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU CYCLE SECONDAIRE.

Quels sont donc, actuellement, les buts que l'on doit chercher à atteindre lorsque l'on enseigne l'histoire au cycle secondaire.

1^{er} but :

Apprendre aux élèves à se situer dans l'espace et dans le temps; coordonnées utiles à la compréhension du moment vécu, du présent oecuménique dans son évolution et dans sa multiplicité.

2^e but :

Formation de l'esprit critique — grâce au jugement explicatif — et du sens de l'objectivité tout différent du jugement politique, par une méthode spécifique qui permet d'aller de l'information à la formation, par :

l'investigation ;

l'analyse ;

la confrontation ;

le refus des apriorismes et des adhésions simplistes.

3^e but :

Ouverture de perspectives sur le monde de demain : apprendre la science du changement, notions de cause, de conséquence, de corrélation, de coïncidence.

4^e but :

Apprendre à discerner et à différencier l'essentiel de l'accessoire, nécessité fondamentale de la vie quotidienne.

5^e but :

Apprendre à discerner structures et conjonctures, à saisir la permanence et la mobilité, c'est-à-dire acquérir la notion de temps long et de temps court dans l'évolution historique.

Ajoutons à cela l'acquisition du vocabulaire spécifique, de plus en plus complexe, de la discipline historique.

Ainsi, l'enseignement de l'histoire apprendra aux jeunes à devenir des êtres libres, capables de mener le monde vers la compréhension et le progrès des hommes.

Ainsi conçus, les buts de l'histoire, dans l'enseignement, nous permettent de déboucher sur une idée clef : formation avant tout.

III. BUT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN AFRIQUE.

A l'heure actuelle, l'enseignement secondaire en Afrique accueille une minorité - contrairement à ce qui se passe dans les pays industrialisés.

Si l'on examine les statistiques de la population africaine scolarisée, on constate, en effet, une saisissante disproportion entre, d'une part le primaire, et d'autre part, le secondaire général, le professionnel et le technique.

A de très rares exceptions près, la population des établissements d'enseignement secondaire représente 4 à 10% de celle des établissements d'enseignement primaire.

Quant à l'enseignement technique et professionnel, il reçoit une population qui ne représente qu'une infime fraction de la population scolarisée au primaire (1 à 2%).

(Dans notre pays : secondaire général : 35% du primaire
secondaire professionnel et technique : environ
50%).

Cette minorité de l'enseignement secondaire doit, à mon sens, faire l'objet des soins les plus attentifs.

Le but de l'enseignement secondaire inférieur (actuellement de 2 années) doit être dans les années qui viennent, de préparer à la vie des cadres inférieurs et moyens qui font si cruellement défaut à l'Afrique. Je pense qu'une répartition comme la nôtre en 3 x 2 ans conviendrait mieux que 2 ans + 4 ans.

C'est en Afrique, à la vie africaine, à partir de réalités africaines qu'il faut former cette jeunesse africaine.

Cette jeunesse, elle devra être éduquée civiquement, socialement, sans prétentions intellectuelles, mais elle devra être apte au changement, ouverte à la nouveauté, tournée vers la créativité.

Car l'Afrique n'échappe pas à la mutation rapide de notre temps, et cette mutation est sans doute, en Afrique, bien plus traumatisante encore que dans nos pays.

C'est dire qu'à partir d'un enracinement africain, l'enseignement devra s'ouvrir sur le monde extérieur.

Encore, lorsque l'on parle d'enracinement africain, ne faut-il pas oublier que l'Afrique est un très vaste continent et que les réalités sont différentes d'une région à l'autre.

Pour une petite minorité seulement, pendant les années qui vont suivre — et sans doute faut-il tenir compte des budgets et des besoins — l'enseignement secondaire supérieur conduira à l'université et aux grandes écoles.

IV. QUELLES SONT LES DIFFICULTES MAJEURES RENCONTREES DANS L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE EN AFRIQUE ?

Ici, je voudrais tenter de vous rendre compte de mon expérience personnelle comme professeur d'histoire en Afrique, vous dire les principales difficultés que j'y ai rencontrées, les réflexions auxquelles elles ont donné lieu, les tentatives que j'ai été amenée à faire.

En 1955, j'ai été appelée à enseigner l'histoire au Groupe scolaire officiel laïc de Kisangani.

Mon enseignement allait progressivement s'étendre aux trois années inférieures des humanités anciennes et modernes, aux quatre classes de l'Ecole des Moniteurs, puis à une septième année d'école primaire, faisant partie de l'Ecole primaire d'application.

Les difficultés essentielles pour l'enseignement de l'histoire étaient les suivantes :

A/Difficultés inhérentes à la formation et à la mentalité des élèves.

- 1° En général, les élèves n'avaient de la langue française qu'une connaissance fort rudimentaire.

Cette grave difficulté valait, bien sûr, pour toutes les disciplines et je ne m'y attarderai pas.

- 2° Les élèves n'avaient aucune notion du temps, tel que nous l'entendons du moins.
- 3° Les élèves n'avaient aucune notion de l'espace.
- 4° Ajoutons à cela, le choc des deux cultures : l'euro péenne et l'afri-caine avec les conséquences qui en résultent.

Les deux carences relatives aux notions : temps/espace s'avéraient particulièrement pénibles pour un cours d'histoire, dont un des buts primordiaux est justement d'apprendre à se situer dans le temps et dans l'espace.

a/causes de ces carences.

Pour la notion de **TEMPS** :

Il y a d'abord, pour certains, ce que j'appellerai d'un terme sans doute fort mal choisi, *l'uniformité* du temps, c'est-à-dire le manque de contraste frappant entre les saisons et la coupure semblable d'un bout à l'autre de l'année du jour et de la nuit ; mais sans doute est-ce là, une idée trop déterministe.

Il y a encore l'absence d'état civil écrit, nos élèves ignoraient, en général, leur âge exact ;

Il y a ensuite la méconnaissance de notre façon de compter les jours et les mois ;

Il y a enfin le fait qu'en Afrique, l'idée de génération diffère de la nôtre ; dès lors, cette notion de génération était pour nos élèves, malaisée à saisir ;

Et il y a surtout, je pense, le fait que, dans une société rurale, à majorité analphabète, l'homme est soumis au rythme de la nature et que, dès lors, le temps ne signifie pas grand-chose pour lui.

A titre d'exemple, je voudrais mentionner ici deux situations concrètes, face à la notion de temps telle que nous l'entendons.

En 1943, j'ai très bien connu un aide-infirmier qui, chaque mois, venait me demander d'inscrire l'âge de son fils dans un petit carnet spécialement réservé à cet usage. Il avait noté la date de naissance de son

enfant, mais il souhaitait que chaque mois soit ajouté à la date initiale. J'ai tenté de lui expliquer que la 1^{re} inscription suffisait, mais je ne suis jamais arrivée à le convaincre.

Autre exemple : dans la tenue du journal de classe, bon nombre de nos élèves ne pouvaient admettre que le dimanche soit compté, puisque ce n'était pas un jour d'école.

Pensons alors à ce que représentaient pour nos élèves les notions de siècles, avant et après J.-C. Nos élèves ici même éprouvent d'ailleurs pas mal de difficultés en ce domaine.

Pour la notion d'ESPACE :

Je pense que la carence de notion d'espace n'existe pas seulement en Afrique. La notion réelle de l'espace manque à tous ceux qui vivent dans un monde fermé, sans ouverture vers le différent, sans vision concrète du différent.

L'usage journalier de la radio, de la T.V., après les livres et les journaux, nous promène chaque jour d'un bout à l'autre de la planète et même au-dehors. Et j'ai encore connu, dans mon enfance, des paysans ardennais qui n'avaient aucune notion de l'espace en dehors de leur village et de son environnement le plus proche.

b/Un mot maintenant du choc entre les deux cultures : la culture africaine et la culture européenne.

Le phénomène colonial a amené l'imposition de la culture européenne et a conduit l'Africain à ignorer sa culture, voire à la mépriser au point de la considérer comme non-culture.

Cette situation n'a pas manqué de produire des ravages sur le plan psychologique.

B/Difficultés liées aux exigences administratives.

Confrontée avec ces graves carences dues à la formation et à la mentalité de mes élèves, j'éprouvais d'immenses difficultés à « faire comprendre » les notions d'un programme démentiel, dont le contenu européocentrique retraçait le passé d'un monde sans lien aucun avec le monde de mes élèves. Je ne possédais de plus aucun des moyens matériels modernes qui auraient pu m'aider à leur donner du moins une vision des choses.

Le résultat fut que le cours d'histoire n'était qu'un cours que l'on mémorisait avec plus ou moins de bonheur et dont il n'est sans doute resté — à de très rares exceptions près — qu'un certain désespoir.

Et si j'en juge par certains programmes actuels des écoles africaines que j'ai eu l'occasion de parcourir, par les doléances lues ou entendues, et venant de collègues qui continuent à œuvrer en Afrique, la situation ne s'est pas beaucoup améliorée.

C/Tentatives faites pour améliorer la situation.

Tous les professeurs de notre établissement étaient très conscients de nos échecs et de leurs causes.

Aussi plusieurs expériences ont-elles été tentées avec les faibles moyens « du bord », mais avec cette idée que Simone WEIL exprime si bien : « Elever quelqu'un, c'est d'abord l'élever à ses propres yeux ».

a/La création d'une 7^e année d'école primaire où l'enseignement de la langue française était privilégié ; la première année, nous y avons admis les meilleurs élèves ; par la suite, nous y avons admis tous les élèves ayant terminé les 6 années du cycle primaire ; et c'est ainsi qu'en 1959-1960, nous avions 5 classes de 7^e. Les élèves y étaient groupés en fonction de leurs connaissances et de leurs aptitudes ; l'enseignement variait d'une classe à l'autre. Tous les professeurs qui y enseignaient, appartenaient au cycle secondaire et étaient des volontaires, puisque ces prestations se faisaient en sus de l'horaire.

A l'école des Moniteurs où j'avais beaucoup de liberté en ce qui concerne les programmes, j'ai tenté deux expériences :

b/un cours d'histoire d'Afrique ;

c/un cours d'histoire thématique, basé sur l'évolution des techniques. Ce cours était coordonné avec le cours de dessin-travaux manuels.

C'est ainsi que, par exemple, l'évolution des moyens de transport par eau a donné lieu à l'exécution de diverses maquettes de bateaux.

d/Dans toutes les classes, je tentai d'intéresser les élèves au passé local. Je leur demandai de me rapporter des faits de la vie de leur peuple ; je leur demandai d'interroger les anciens de leurs villages lorsqu'ils retournaient en vacances.

J'ai moi-même compulsé aux archives du Territoire de Kisangani des rapports d'administrateurs relatifs aux coutumes des populations. J'ai tenté de les utiliser dans mes cours et j'ai interrogé mes élèves pour obtenir certains éclaircissements.

e/En groupe, nous avons organisé des émissions de Radio-scolaire. Pour ma part, et à partir de documents — principalement des récits d'explorateurs — j'ai tenté d'éveiller l'intérêt sur la situation du lieu à l'arrivée des premiers européens, les débuts de la colonisation, les origines de la ville.

D/Quelles ont été les réactions des élèves devant ces initiatives ?

a/La création d'une 7^e année d'école primaire a été accueillie avec enthousiasme.

b/Le cours d'histoire d'Afrique n'a pas été bien accueilli. Mes élèves y ont vu le désir de leur « cacher » les réalités d'un monde qu'ils désiraient connaître ; ils y ont vu la volonté de les confiner dans un milieu dont ils voulaient sortir en le rejetant.

Ce qu'ils voulaient connaître, c'étaient justement les autres hommes, les autres pays, les autres systèmes, les autres réalisations. Ce qu'ils voulaient qu'on leur montre, c'était comment les autres étaient devenus ce qu'ils étaient ; ce qu'ils voulaient, c'est qu'on leur apprenne comment il fallait faire pour assimiler les autres civilisations en s'arrachant à eux-mêmes et à leurs valeurs.

c/Le cours d'histoire thématique montrant l'évolution des techniques a donné d'excellents résultats. Pour la première fois, je voyais mes élèves comprendre véritablement les choses et s'appliquer avec joie.

A cette joie de comprendre s'ajoutait une autre, plus profonde : celle de voir que tous les peuples, pour répondre à leurs besoins avaient pris un même départ ; qu'à tous, il avait fallu de longs, très longs temps d'effort, de persévérance, d'évolution pour en arriver là où ils en étaient.

d/Les tentatives faites pour obtenir des élèves une participation à la recherche de leur propre passé n'a connu aucun succès. Et je sais que d'autres ont essuyé les mêmes... dérobades.

Je me suis intéressée aux causes de cette attitude.

J'en ai débattu à cette époque avec quelques-uns de mes élèves, les plus ouverts au dialogue ; j'en ai débattu plus tard, avec les mêmes, lorsque je les ai retrouvés étudiants de nos universités. J'ai posé la question cruciale de la langue véhiculaire de l'enseignement, de cette rupture entre la culture propre et la culture importée. Voici globalement la réponse reçue : Bien sûr, il serait dommage de rejeter notre passé ; il serait bon de ne pas laisser se perdre les valeurs africaines ; sans doute y reviendrons-nous un jour. Mais pour le moment, ce qu'il faut, ce que nous voulons, c'est aller de l'avant, c'est rattraper le retard, sortir de l'analphabetisme et du moindre développement, nous intégrer à la vie internationale. Pour cela, nous devons connaître une grande langue internationale, apprendre à connaître la science universelle dans tous les domaines.

e/Nos émissions de radio-scolaire ont été suivies avec intérêt, mais dans la mesure où nos élèves possédaient des récepteurs ; or, à cette époque, la chose était rare.

La participation des élèves aux émissions a été fort bien accueillie — rapports personnels — excellent. On ne saurait trop insister sur la valeur des rapports personnels maîtres-élèves.

E/Quelles sont les conclusions que j'ai tirées de cette expérience ?

Il me semble que dans l'enseignement secondaire, l'enseignement de l'histoire doit :

- a/être formatif avant tout ;
- b/rompre avec l'encyclopédisme et le « par cœur » ;
- c/conduire à remettre en honneur le passé africain et ses valeurs ;
- d/mais répondre au désir des jeunes qui souhaitent connaître le monde extra-africain ;
- e/contribuer à rendre espoir à la jeunesse africaine traumatisée par les grands bouleversements dans tous les domaines : la vie quotidienne de chaque individu, la vie des sociétés, la vie des Etats, le monde de la science, du travail et des idées ;
- f/éviter de tomber dans le nationalisme et le racisme qui ont fait tant de mal au monde. A notre époque planétaire, il est aussi faux de faire un cours d'histoire européocentrique qu'africanocentrique.

Et je me permettrai d'insister sur le fait que l'enseignement de l'histoire au cycle secondaire ne doit pas faire de nos élèves des historiens.

Enfin, mais cela est valable pour tous les maitres, avoir avec les élèves des rapports personnels qui mettent les élèves en confiance et permettent aux professeurs de s'intégrer au mieux à la vie africaine.

V. QUE CONVIENDRAIT-IL DE FAIRE ?

Pour cela, il faut rompre avec les traditions importées et prendre un nouveau départ.

L'Afrique, dans son ensemble, et chaque pays africain en particulier, offre à la fois l'exemple des civilisations les plus lointaines et les plus récentes. Pour citer un exemple concret, je pense que dans la République Démocratique du Congo, on trouve une civilisation de chasseurs, une civilisation de pêcheurs, une civilisation de cultivateurs semi-sédentaires ; mais on trouve aussi des expériences agricoles des plus modernes ; on trouve des huttes de pisé de toutes les formes, mais aussi des villes avec buildings à l'américaine ; on trouve dans les villages, l'artiste qui dans son cadre ancestral fait des merveilles avec des outils rudimentaires, mais on trouve aussi le travail à la chaîne ; la pirogue traverse le fleuve, tandis que le boeing atterrit sur la plaine d'aviation toute proche.

L'ethnographie et l'anthropologie culturelle, c'est-à-dire l'histoire des cultures matérielles permettent de comprendre l'homme et ses problèmes, des plus élémentaires, des plus vitaux aux plus évolués.

Toutes ces richesses-là se trouvent, ensemble, sur un même sol. Elles peuvent permettre de montrer à partir des valeurs africaines, toute l'évolution de l'humanité.

Si l'histoire est, par excellence, la science de l'homme, elle ne peut se borner à l'exposé des faits politiques ; elle n'est, hélas, encore trop souvent que cela, et très nombreux sont ceux qui entendent la réduire à cela.

Mais, inconsciemment, lorsqu'ils sont personnellement concernés, il leur arrive de changer d'avis.

Permettez-moi d'évoquer ici un fait personnel.

Il y a une quinzaine de jours, je recevais la visite d'un de mes proches, avec qui j'ai eu, très souvent, de très longues et âpres discussions sur le contenu du cours d'histoire. Comme il comptait partir en vacances en Thaïlande, il me demandait de lui suggérer des lectures lui permettant de comprendre aussi rapidement que possible (vous savez que personne n'a plus de temps depuis qu'on parle de civilisation des loisirs) le pays qu'il allait visiter.

Je lui citai quelques synthèses d'histoire du Sud-Est asiatique. « Mais », me dit-il, j'ai lu tout cela ; les listes de rois et de dynasties, de batailles et de conquêtes ne m'aideront jamais à comprendre ni le pays, ni ses habitants. « Alors, lui dis-je, et puisque le temps te manque, lis donc les contes et légendes du pays que tu comptes visiter ».

Il accepta ma suggestion avec enthousiasme. Je saurai, au retour, ce qui l'a le plus aidé à comprendre : les listes de rois ou les légendes du peuple. (argument pour des discussions futures ?)

Pour comprendre les hommes, tous les hommes, l'histoire doit s'enrichir des connaissances des autres sciences humaines qui s'appellent : démographie, économie, sociologie, ethnographie, psychologie pour n'en citer que quelques-unes.

L'histoire est, ai-je dit, la science de l'homme qui lutte pour survivre, de l'homme qui s'organise, qui pense et qui crée.

Vous allez me parler d'utopie et me dire qu'il est impossible de faire apprendre tant de choses à des adolescents ou à de jeunes adultes. Je crois, encore une fois, qu'il ne s'agit pas de mémoriser tout ce qui sera présenté. Il faut amener les jeunes à comprendre les situations et à saisir les évolutions. De tout ce qu'ils auront compris, un minimum devra être retenu et il le sera sans difficulté.

Il faut faire comprendre aux jeunes que l'homme, apparu sur la terre les mains nues, il y a des millénaires, a pu survivre et créer le monde qui nous entoure grâce au travail et à l'intelligence de tous les peuples, chacun ayant apporté sa pierre à l'édifice commun.

Il convient de voir maintenant avec quels programmes, avec quelles méthodes, avec quels moyens ou si vous voulez avec quel outillage, il faut dès lors travailler.

Je tiens à préciser que ce qui va suivre n'est pas le résultat d'un travail individuel. Monsieur René VAN SANTBERGEN, Inspecteur de l'enseignement moyen et normal a constitué dès 1962, des équipes de professeurs volontaires qui se sont attelés, sous sa direction, à une recherche dans le but de donner au cours d'histoire, au cycle secondaire, un contenu et une forme répondant mieux aux besoins de la jeunesse de notre temps et de plus, facilement adaptables aux réalités actuelles de notre effort commun. Inutile de vous dire que nos recherches, enrichies de nos expériences annuelles, vont de l'avant.

A. PROGRAMMES.

Si l'on envisage 3 degrés dans l'enseignement secondaire, et je crois que la formule est bonne, on peut envisager 3 perspectives dans l'enseignement de l'histoire, tout en se basant sur deux points d'appui essentiels :

- utilisation des valeurs africaines et du milieu local ;
- ouverture vers le monde extérieur.

Premier degré.

La matière historique a pour cadre général la vie quotidienne ; elle est répartie en sujets diachroniques qui sont centrés sur les besoins de l'homme et de la société.

En partant des notions les plus simples, les plus concrètes, on s'achemine progressivement vers des notions plus complexes et plus abstraites, et ce, à travers le temps et l'espace.

L'élève, à ce stade, est amené à découvrir le monde passé et présent aussi bien dans son cadre de vie que dans le monde extérieur.

A ce premier degré, il devra :

- acquérir un vocabulaire de base de la discipline ;
- saisir le sens de la durée, de l'espace, du progrès ;
- percevoir les similitudes et les différences ;
- commencer à s'intéresser aux problèmes du présent.

Celui-ci pourra servir éventuellement d'introduction à une situation antérieure, révolue ou existante.

- s'exercer à la précision, tout en s'initiant au sens de la relativité.

Deuxième degré.

La matière historique est répartie dans le cadre chronologique de l'évolution de l'humanité avec comme fils conducteurs, comme lignes de force, les problèmes économique-sociaux.

Les différentes sociétés — à travers le temps et l'espace — sont envisagées également sur le plan de leur organisation politique et de leur création intellectuelle et artistique.

Au deuxième degré, l'élève doit :

- atteindre à une compréhension du monde passé et présent.
- acquérir les notions suivantes :
 - notions de chronologie solides et claires ;
 - notions de causes et de conséquences ;
 - notions d'évolution économique et sociale ;
 - élargissement des connaissances du présent.
- atteindre une vision synthétique générale de l'évolution ;
- pouvoir témoigner d'esprit critique.

Troisième degré.

L'élève qui, par deux fois, de façon diachronique et de façon synchronique, a étudié l'expérience et l'évolution de l'humanité, est invité au cours du 3^e degré à revoir, en profondeur, certains problèmes sous leur aspect : économique ;

social ;

politique ;

culturel.

Cette étude sera principalement axée sur la vie contemporaine, sans toutefois négliger une rétrospective du sujet envisagé.

A ce stade, l'élève devra acquérir une formation historique et une méthode de travail qui lui permettront d'opérer la synthèse des informations et de prendre conscience des réalités d'un monde en perpétuelle évolution.

Le jeune adulte sera ainsi amené à souhaiter approfondir la connaissance de l'évolution de l'humanité ; il maîtrisera les moyens lui permettant de le faire ; et ainsi, il sera amené à comprendre qu'il est nécessaire de faire un choix et d'opter pour l'action.

B. METHODES.

a/Méthode diachronique ou méthode thématique.

1° Le propre de l'histoire à l'école est d'étudier en un laps de temps très court des tranches de vie infiniment plus longues.

Synchrone et événementielle, l'histoire traditionnelle considère simultanément plusieurs problèmes dans un lieu déterminé, pour une période limitée. Elle valorise l'aspect politique qui sert de base à toute la chronologie. Elle donne nécessairement une vue fragmentée des choses.

A l'inverse, l'histoire diachronique embrasse successivement chaque domaine étudié, mais l'étend dans l'espace et le temps. Elle assure, à chaque progression, la liaison avec les domaines précédents.

Ainsi, et contrairement aux apparences, elle donne plus sûrement une vision globale de l'histoire ; elle permet d'acquérir plus rapidement et plus sûrement la notion d'évolution et de rayonnement, c'est-à-dire les notions de temps et d'espace ; elle favorise davantage la compréhension des faits historiques classés en fonction des aptitudes propres à chaque niveau d'études.

2° L'importance attachée par cette méthode à la notion de durée, permet de fixer avec plus d'exactitude les cadres chronologiques, d'en comprendre la nécessité et la signification.

3° La multiplication des comparaisons entre les différents groupes humains, en insistant sur les ressemblances, les analogies, les oppositions, les divergences, rend cette méthode plus formative.

4° Tout naturellement, et sans recourir à des comparaisons forcées, l'élève se trouve par cette méthode plongé dans la réalité actuelle.

Le passé n'est plus chose morte ; c'est un temps révolu rattaché par mille liens à la vie présente.

5° La plus grande variété qu'elle procure dans le classement des matières stimule à la fois l'intérêt des élèves et leur effort personnel de synthèse. Ainsi se trouvent réunies les conditions d'une étude vraiment fructueuse, en raison de la persistance des résultats acquis.

6° Elle permet — et cela est hautement souhaitable — de décloisonner les différentes disciplines de sciences humaines et d'assurer entre elles une bénéfique coordination.

b/Méthode inductive.

Par l'emploi de la méthode déductive on pose à l'élève des principes qu'il est tenu de mémoriser, sans qu'il y ait toujours de sa part un travail d'intelligence préalable.

Cette méthode élimine la problématique et prive ainsi l'élève d'un instrument de premier ordre dans le domaine de la formation et de la connaissance : l'art de poser des problèmes et de les résoudre.

Or, jamais, dans la vie, l'élève n'aura à résoudre les mêmes problèmes que ceux qui auront été résolus pour lui à l'école.

Ainsi, cette méthode ne contribue pas à donner à l'élève une formation pour la vie.

La méthode inductive, au contraire, introduit la recherche ; elle nécessite l'effort et suscite la réflexion ; elle amène la découverte personnelle, elle développe l'intelligence, l'esprit d'analyse et de synthèse ; elle met en œuvre les facultés créatrices de l'individu. Elle est donc méthode formative, puisqu'elle mène à la libération de la personnalité. Elle ne porte pourtant aucun préjudice à l'action de la mémoire, mais bien au système du « par cœur », ce qui est tout autre chose.

c/Méthode active.

Aux trois degrés, l'élève doit être amené sous la direction du professeur ou avec son aide, individuellement et/ou par équipe, à exécuter des travaux de recherche, d'interprétation, d'élaboration, de présentation des éléments de l'histoire, dans la mesure des compétences propres à l'âge, au degré d'instruction et, bien sûr, en fonction des possibilités.

Les possibilités du recours au document existent partout, il suffit de chercher et d'imaginer.

Il faut apprendre aux élèves à se familiariser avec les livres, les revues, les documents de tous genres : matériels, iconographiques, textuels, statistiques, la presse parlée ou écrite. Ajouter à cela, des enquêtes, des interviews, des visites, des excursions et les rapports que les élèves devront en faire.

Naturellement, toutes ces activités devront être soigneusement préparées. Mais tout ce système vivant, actif permettra de développer la curiosité, l'esprit d'initiative, la faculté de comparer, l'aptitude à utiliser les sources, à consulter les livres, à classer les documents, à les interpréter.

Outre la réflexion et l'esprit critique, cette méthode aiguïsera l'intelligence pratique, tant réclamée partout, en Afrique comme ailleurs.

Ce système utilisé dès la première année des études secondaires variera de degré en degré. Les documents iront du plus simple au plus complexe ; l'interprétation et la présentation se feront en graduant les difficultés.

A cela, il convient d'ajouter que la coordination avec les autres disciplines, suivant un plan préétabli au début de l'année scolaire, permettra de tirer un maximum d'un enseignement vivant et adapté aux réalités du temps et du lieu.

C. LES MOYENS.

A programmes nouveaux, à méthodes nouvelles, moyens nouveaux.

Mais, je vous entends. J'ai connu les réalités africaines ; je pense les connaître encore. Rien n'existe pour mettre en œuvre un tel système.

C'est à partir des besoins que l'esprit des hommes s'est fait inventif.

Ce n'est peut-être plus enseigner l'histoire, c'est faire l'histoire.

Que faut-il avoir au minimum ?

- Des livres, judicieusement choisis ; des recueils de documents tout particulièrement. Chaque professeur en possède ; et je pense qu'au départ, si l'école ne fournit rien, si l'on ne peut rien obtenir, il faut se contenter de cela.
- Les documents textuels peuvent être facilement reproduits sur stencils
- Les documents iconographiques peuvent être facilement reproduits sur stencils par le dessin, en dias, en photos. Si l'on n'est pas très doué pour ce genre d'exercice, il faut faire appel à des collègues plus doués auxquels on communique son enthousiasme. C'est ici que joue la coordination entre disciplines.
- Naturellement, si l'on a une salle occultée, avec épiscopes et peut-être même un diascopes, on peut faire des merveilles. Mais il faut avoir l'électricité. Personnellement, je vous avouerai avoir eu des centaines de diapositives mais pas d'électricité ; lorsque j'ai eu l'électricité, les dias avaient disparu. En dernier recours, on peut montrer les documents par petits groupes d'élèves. Ce n'est pas fameux, mais c'est déjà un début.
On peut aussi tenter de faire faire un certain nombre de photos assez grandes que l'on peut afficher en classe.
- Il faut avoir un planisphère physique muet — sur caoutchouc —. Avec cette seule carte, on peut tout faire localiser par les élèves, à chaque leçon. On écrit sur cette carte à la craie et l'on efface aussitôt la leçon terminée. Les élèves doivent toujours avoir un planisphère sous les yeux.

- Essentiel : la ligne du temps ; elle occupe la première place dans la classe d'histoire ; elle permettra de faire acquérir en profondeur et non par simple mémorisation, les notions de temps et de durée. D'autre part, les élèves seront appelés à confectionner une ligne du temps individuelle.
- Les journaux et revues auxquels on est abonné soi-même, auxquels les collègues et amis sont abonnés peuvent aider à donner aux élèves des éléments de recherche, des motivations des travaux.
Au-delà du minimum, il est bien certain que les moyens audio-visuels offrent d'excellentes possibilités pour un enseignement efficace.

Bien sûr, progressivement chaque région, chaque pays secrétera son système par une adaptation progressive.

Je me tiens à votre disposition pour vous montrer, comment, ici, ce système a été expérimenté par différents groupes de professeurs. Je vous dirai aussi, qu'il y a deux ans, j'ai envoyé à une collègue de Kinshasa, la documentation élaborée par un groupe de travail. Elle m'a écrit qu'elle avait obtenu d'excellents résultats dans une école normale pour jeunes filles.

Je terminerai par un vœu : celui de voir les chercheurs : historiens, archéologues, sociologues, ethnographes, historiens de l'art qui se sont attelés à la recherche des sources écrites ou orales, publiques et privées de l'histoire de l'Afrique et des Africains, obtenir les fruits féconds de leur gigantesque labeur.

Ainsi, à partir de son histoire authentique, l'Afrique pourra œuvrer à l'édification d'une histoire mondiale du génie humain.

M. AJZENBERG-KARNY.